Message alpha

Première partie

Bien calée dans son fauteuil, Florence a les yeux rivés sur son écran radar où, sous forme de petits traits, clignotent les avions en approche de Roissy. Elle travaille en binôme avec son ami Julien ; c'est lui qui identifie les vols avant qu'ils n'arrivent dans sa zone de contrôle ; ensuite, le casque radio sur les oreilles, elle communique tour à tour avec les pilotes et leur donne ses instructions en fonction de la météo, de l'intensité du trafic, des caractéristiques de l'avion, jusqu'à ce qu'elle les voie atterrir ou décoller ... C'est le début du mois d'août et l'aéroport peut enregistrer jusqu'à mille huit cents mouvements par jour ! Dans l'ambiance climatisée de la tour de contrôle règne une concentration appliquée mais sereine ; malgré leur énorme responsabilité, les aiguilleurs du ciel s'expriment avec calme et précision, rompus à maîtriser leurs inquiétudes en toute circonstance. Il est cinq heures du matin ; elle est à son poste depuis dix neuf heures hier soir et les gobelets de café s'entassent dans sa corbeille à papiers. Encore une heure, et elle rentrera chez elle pour trois jours de repos. Si elle le pouvait, elle resterait là, parce que cet endroit est sa tour d'ivoire, là où elle existe, là où elle parvient à ne plus penser au drame qui l'a dévastée près de deux ans auparavant, et à la cascade de désastres qui l'ont suivi. A peine sera-t-elle sortie, que sa vie privée vide de sens, vide de chaleur, vide ... de tout, va lui sauter à la gorge ! Même ses amis qui pourtant la soutiennent et l'ont poussée à s'investir dans le bénévolat et le sport, ne parviennent pas à combler son vide intérieur, si grand qu'il lui donne le vertige. Une partie d'elle-même, quoiqu'elle fasse en dehors de son travail, pleure toujours Hugo, son petit garçon enlevé à l'âge de cinq ans alors qu'il jouait dans le jardin parfaitement clos de la maison.

La journée s'annonce splendide, mais à quoi bon ? Etourdie de fatigue, elle longe les interminables allées désertes du parking jusqu'à sa voiture. Comme une automate, elle s'installe au volant, boucle sa ceinture et démarre. Elle répond machinalement au sourire du gardien qui la salue d'un geste amical à la sortie du bâtiment, et prend la route vers Le Raincy. A cette heure matinale, la circulation est à peu près fluide ; elle a baissé la vitre pour sentir l'air encore frais sur son visage. Elle a traversé la coquette petite ville presque sans s'en rendre compte, et s'engage dans l'impasse au bout de laquelle se trouvent deux maisons cossues se faisant face : celle des Fontviel est totalement masquée par de hauts murs, interrompus par une lourde porte pleine permettant l'accès à la propriété. L'autre, la sienne, est cernée par un muret d'environ un mètre de haut, surmonté de barreaux métalliques de même hauteur, peints en vert sapin et se terminant par une pointe de flèche dorée ; un portail en fer forgé permet d'apercevoir les pelouses et une infime partie de la maison. Un espace d'une cinquantaine de centimètres destiné à l'entretien, sépare la clôture d'une haie de thuyas, hauts et épais, assurant l'intimité de la famille.

Tandis que le portail télécommandé s'ouvre lentement, elle pense aux Fontviel. Au début, c'étaient des gens très discrets qui semblaient prendre un soin particulier à éviter tout contact avec les résidents du quartier ; quoi qu'il en soit, ils étaient rarement chez eux ! On savait seulement que Bernard Fontviel était grand reporter à la télévision - parce qu'il apparaissait quelquefois à l'antenne-, et que sa femme travaillait dans un laboratoire scientifique. Ils avaient racheté la maison des Arnoult en 2007. Ah ! Edith et Michel Arnoult ! Deux êtres adorables ! Ils avaient emménagé en même temps que Florence et son mari Damien en 2002, après avoir fait réaliser des travaux qui n'en finissaient plus, d'un côté comme de l'autre ! C'est d'ailleurs ce qui les avait rapprochés au début, outre le fait qu'ils étaient tous quatre trentenaires, éclatants de santé et heureux de vivre. Michel avait ouvert un cabinet vétérinaire à Sarcelles ; Edith était son assistante. Ils se passionnaient pour les chiens d'attelage ; à plusieurs reprises, ils avaient participé à des compétitions en Norvège et au Canada. C'est là que Michel avait un jour fait une étrange rencontre qui devait, un peu plus tard, bouleverser sa vie et quelques autres. Quand il racontait son aventure, l'émotion lui serrait encore la gorge :

Il faisait seul une course d'entraînement sur un traîneau tiré par six chiens, quand il aperçut, à la sortie d'une large courbe, un animal, seul, assis sur le bord de la piste. Très intrigué par ce comportement inhabituel, il fit ralentir l'allure mais les chiens, soudain très agités,

obéirent diversement. En se rapprochant, il remarqua sa fourrure rousse qui pouvait correspondre à un coyote ou un loup ; il savait que, dans l'Est canadien, l'hybridation entre le loup et le coyote est en effet fréquente et, de loin, il est possible de les confondre. En le dépassant, il identifia avec certitude un loup. Il avait dû se battre, et une vilaine morsure au cou laissait échapper son sang, le condamnant un peu plus sûrement à chaque minute. S'était-il sciemment posté sur le chemin de l'homme en espérant son aide ? Qui peut le dire ? Le fait est qu'il était là, tremblant de faiblesse, mais toujours droit et fier. Après avoir réussi à stopper le traîneau cinquante mètres plus loin, Michel revint à pied avec le sac à dos médical d'urgence dont il ne se séparait jamais quand il était en course ; il lui avait permis à maintes reprises de soigner -et sans doute de sauver parfois- hommes et chiens blessés. Il était à présent à quelques mètres de l'animal dont le regard interrogateur était planté dans le sien. Ils se jaugèrent ainsi l'un et l'autre en silence pendant un instant, puis Michel parla doucement, calmement en tentant de se rapprocher d'un pas, puis d'un autre ; le loup le regardait toujours fixement mais sans agressivité. Michel tendit la main dans sa direction et s'accroupit à un mètre devant lui. C'est alors que le loup s'allongea dans la neige, à bout de force. La blessure nécessitait des soins délicats et douloureux ; Michel réussit à lui administrer d'abord un sédatif, puis il l'anesthésia légèrement après l'avoir enveloppé dans une couverture de survie, ne laissant apparaître que l'endroit de la lésion. Trente minutes plus tard, la plaie était nettoyée, refermée et pansée. Le loup se réveillait calmement, et dans ses yeux clairs en amande la paix avait succédé à la crainte. Michel déposa à côté de lui une gamelle d'eau et une autre remplie des granulés énergétiques dont il nourrissait ses chiens. Il lui caressa la tête en lui parlant avec douceur, puis il s'éloigna, le laissant récupérer ses forces toujours enveloppé dans sa couverture. Au retour, trois heures plus tard, le loup n'était plus là ; les gamelles étaient vides ; elles n'avaient probablement pas nourri et désaltéré que le loup ! Les jours suivants, et par la suite à chacun de leurs voyages, Edith et Michel tentèrent de le retrouver, au moins de l'apercevoir, grâce à la tâche caractéristique qu'il portait sur le front, mais en vain. Néanmoins, le comportement du loup avait transcendé Michel ; ces quelques minutes au chevet de l'animal sauvage qui s'en était remis à lui, l'avaient fait pénétrer dans un monde inaccessible aux humains, un univers fascinant qui l'avait profondément bouleversé. Depuis ce jour, il vouait aux loups un amour aussi grand que celui que lui inspiraient ses chiens. Il eut le bonheur de le partager avec son épouse.

Florence a rentré sa voiture au garage, puis a retrouvé sans joie le confort feutré de sa maison. Elle n'a jamais pu se défaire des photos et des objets attachés à ses souvenirs heureux, ni même les ôter de sa vue, et ils ne cessent d'entretenir sa douleur. Mais cette blessure toujours béante est tout ce qui lui reste de l'amour qui, avant, gonflait son coeur et nourrissait son âme ; tout ce qui la relie encore à Hugo ... et à Damien, même s'il l'a abandonnée après le rapt de leurs fils en lui en imputant la responsabilité.

Sur une étagère de la bibliothèque, une photo retient son regard. C'était en Juillet 2004, précisément le 14. Ils étaient invités chez les Arnoult pour un barbecue géant auquel étaient conviés Julien et d'autres amis communs aux deux couples. Une journée inoubliable ! Florence était enceinte de huit mois et tout le monde était aux petits soins pour elle ; surtout Edith et Michel qui tentaient avec persévérance, mais vainement jusque là, d'avoir eux aussi un enfant. Sur la photo en question, ils l'ont placée entre eux deux, la soutenant avec tendresse par les bras ; Damien s'est mis derrière elle - il la dépasse de la tête et des épaules- et fait mine de soutenir son ventre rond. Tous quatre rient aux éclats des bêtises qu'inspire la scène aux autres invités.

Malgré elle, ses lèvres s'étirent en un sourire triste. Elle a le sentiment de ne pas avoir suffisamment savouré ces moments de bonheur insouciant. Mais quand on est jeune, dans le bien-être et encore épargné par la vie, le bonheur va de soi ! Pourquoi se seraient-ils posé des questions existentielles puisque, justement, l'existence n'était faite pour eux que de satisfactions ? Ce n'est que plus tard qu'elle avait appris que l'on doit quelquefois payer le prix de la félicité, d'une façon ou d'une autre ! Et elle, elle a payé un prix fort ... exorbitant !

Bien qu'elle se sente très lasse, elle s'assied dans l'un des fauteuils du salon et saisit l'album de photos posé en permanence sur la table basse. Finalement, cela lui fait aussi du bien de revisiter ces souvenirs ensoleillés ; à force de s'user les yeux sur chaque photo, peut-être parviendra-t-elle à remonter le temps jusqu'à ces instants joyeux, à ressentir leur goût saturé de sève de vie ? Elle feuillette des pages aux coins cornés : la naissance d'Hugo, les larmes émues d'Edith tenant son filleul sur les fonts baptismaux, les premiers pas du bambin rieur et turbulent, son premier jour de crèche. Là, il est juché sur le dos de Gaïa, la bonne pâte de chienne Léonberg de Michel, qu'il faisait tourner en bourrique ... Florence rit. Elle se souvient de la chute qu'avait faite son fils lorsque la brave bête, à bout de patience, avait

fini par se lever et s'enfuir en quête d'un coin plus tranquille. Il s'était ramassé sans un cri, sans une larme, le petit dur, et l'avait même poursuivie !

La naissance de l'enfant avait resserré un peu plus les liens entre les quatre amis, auxquels s'était joint Julien qui avait accepté comme un cadeau précieux d'être désigné par Florence parrain de son fils.

Tous deux faisaient partie de la même promotion de l'Ecole Nationale de l'Aviation Civile, en 1994, et un courant de sympathie les avait tout de suite rapprochés. Julien éprouva assez vite bien plus que cela pour cette ravissante petite brune, bien faite, aux cheveux fins et raides, le plus souvent tirés en arrière et roulés en un chignon sur la nuque, laissant s'exprimer toute l'énergie de son visage volontaire ; pour son regard sombre et franc, pétillant d'intelligence capable de révéler ce que taisent ses lèvres. Il a aimé sa façon de choisir ses amis selon son coeur grand et généreux, et le superbe mépris qu'elle opposait aux critiques qu'attirait sa franchise. Mais il était complexé par ses cheveux et ses cils roux, son visage constellé d'éphélides. Même son corps souple et musclé de gymnaste, et ses yeux bleu océan ne parvenaient pas à le faire dépasser l'intimidation que lui inspirait cette jeune femme au caractère trempé. Il continua donc de jouer, à contre-coeur, la partition du « meilleur ami » en pensant que son heure finirait bien par arriver !

Après trois ans de formation, la Direction Générale de l'Aviation Civile les affecta d'abord au centre de contrôle d'Aix-en-Provence. C'est là, qu'au grand dam de Julien, Florence était tombée sous le charme d'un chef informaticien, Damien Féraud. Confident privilégié et meurtri, il a suivi la montée en puissance des sentiments de son amie pour ce « bellâtre » dont il se demandait ce qu'elle pouvait bien lui trouver ! Il s'est reproché des dizaines de fois d'avoir si bien caché son doux secret ; elle l'aurait peut-être regardé différemment si elle l'avait su ? Après tout, il en avait séduit bien d'autres, des filles ! ... Mais celle-là n'était pas comme les autres ! En tout cas, il avait passé son tour, et c'était lui le roi des cons ! L'idée de marquer son dépit en rompant toute relation avec elle et son entourage ne l'a même pas effleuré ; il a accepté de n'être que « le bon copain » pour rester près d'elle, être associé à sa vie et continuer, même modestement, de participer à son bonheur.

Un soir d'hiver, après avoir dégusté joyeusement un somptueux massacanat -une omelette pyrénéenne composée de rondelles

d'oignons et de morceaux de veau- préparé à la perfection par Florence, les deux couples et Julien s'étaient installés devant la cheminée et discutaient de tout et de rien. Michel choisit ce moment pour annoncer que sa femme et lui avaient décidé de partir vivre au Canada, à Edmonton en Alberta. Là, ils seraient près de tout ce qu'ils aiment : la nature sauvage, les longs hivers glacés, leurs chiens fougueux et vaillants ... et les loups, à la protection desquels ils allaient se consacrer en participant à la création d'un parc de soins et de réadaptation qui leur serait dédié. Leur exaltation était communicative et leurs amis se réjouirent pour eux. Ils partirent en effet en Août de l'année suivante, juste après avoir fêté le troisième anniversaire d'Hugo. Au début, ils communiquaient assez souvent par internet. Mais, les mois passant, les appels et les messages se firent plus rares ; de leur côté, Florence et Damien étaient dépassés par leurs journées surchargées, dans lesquelles il avait bien fallu faire une place prioritaire à leur enfant. Le silence s'installa ainsi, sans même qu'ils s'en soient aperçu ! Mais une après-midi glacée de fin d'hiver, Florence regardait vaguement la télévision en repassant, quand un reportage attira son attention. On parlait du loup, des avis controversés qu'il suscite et des efforts faits ça et là pour sa préservation. *Il y a bien longtemps que nous n'avons pas reçu de nouvelles de Michel et d'Edith !* Pensa-t-elle. *Il est vrai que le silence peut signifier tellement de choses ... et chacun lui donne le sens qui correspond à son propre état d'esprit du moment, quelquefois très éloigné de sa véritable raison.* Séance tenante, elle saisit son ordinateur et leur adressa un message affectueux teinté d'inquiétude. Ce fut Edith qui répondit : *« Tout va bien ! Nous pensons beaucoup à vous, mais nous ne voyons pas passer les jours, et l'aménagement de notre nouvelle maison occupe tout notre temps de loisirs, déjà très restreint ! Michel est heureux donc ... moi aussi !* La photo d'une jolie maison était jointe au message.

Florence répondit aussitôt qu'elle était soulagée et heureuse pour eux. Mais elle se garda d'inquiéter ses amis en leur confiant que Damien lui causait bien du souci : depuis quelque temps il était maussade, observait de longs moments de silence pendant lesquels il était manifestement ailleurs ; et que dire de ses inexplicables accès de langueur qui ne lui ressemblaient guère, et de ses réactions sèches et parfois violentes lorsqu'elle lui en demandait la raison ?

Bien sûr, il s'excusait après chacune d'elles, mais ses arguments étaient loin d'être convaincants. Même Hugo ne parvenait pas à retenir son attention bien longtemps ! On lui avait aussi rapporté que le

comportement de son mari à l'égard de ses collaborateurs touchait à l'intolérable. Des phases d'abattement alternant avec des accès de colère injustifiée, altéraient leurs relations et commençaient à se ressentir sur la qualité du travail. Dédé, le plus ancien d'entre eux et aussi le plus proche, avait osé un jour lui en faire amicalement la remarque.

- Je sais que je suis infecte en ce moment, mon vieux ... avait-il répondu calmement ; mais je ne peux pas faire autrement ! Excuse-moi auprès des gars ! J'ai besoin d'air !... Il faudrait que je puisse être seul, juste quelques jours, pour réfléchir ; tu me comprends, toi ?

- Bien sûr, monsieur Féraud ! Mais, j'y pense : j'ai une petite maison à Wissant... si vous voulez, je la mets à votre disposition ; moi, je n'y vais que quelques jours en été !

- Merci, Dédé ; c'est très généreux ! Il est possible, en effet, que j'aie besoin de m'y rendre !

Et, de fait, il y alla plusieurs fois, seul, pour deux ou trois jours. Il en revenait apaisé, mais cet état de grâce ne durait pas longtemps. C'est ainsi que Florence vit, impuissante, son couple continuer à s'effriter, jusqu'au jour où ...

Depuis la fenêtre de la cuisine où elle préparait le repas, elle souriait tendrement aux exploits de son fils qui, juché sur son petit vélo, tournait en boucle tout autour du jardin en lançant de tonitruants « *vroom vroom* ». Elle était alors une femme meurtrie mais une maman comblée. L'odeur appétissante qui sortait du four emplissait toute la maison ; la table était joliment dressée avec un charmant bouquet des fleurs du jardin en son centre. Damien venait d'arrêter la voiture devant le portail ; il donna le léger coup de klaxon qui, d'habitude, faisait se précipiter son fils vers lui ... Mais, ce jour là, Hugo ne vint pas se blottir dans ses bras ; peut-être était-il dans la maison avec sa mère ? Il ne s'inquiéta pas particulièrement, parcourut à grandes enjambées souples l'étroit chemin dallé conduisant à la porte de la maison, pénétra dans l'entrée, sourire aux lèvres et lança par habitude:

- Bonjour, chérie !

Florence s'approcha, souriante elle aussi, et embrassa son mari.

- Où est Hugo ? Demanda Damien

- Dans le jardin avec son vélo ; il s'entraîne déjà pour le « Bol d'Or » !

- Hugo ! Viens mon chéri, papa est là ! Appela Florence par la fenêtre

Le silence qui suivit étreignit tout à coup le couple qui échangea un regard interrogateur dans lequel la panique pointait déjà. Ils se précipitèrent ensemble dans le jardin ... C'est Damien qui trouva le vélo, appuyé contre le cerisier. Ils ont parcouru le jardin dans tous les sens, cherché dans les moindres recoins, fouillé la maison absolument partout : Hugo n'était pas là ! Ils sortirent dans l'impasse puis dans la rue, coururent en hurlant le nom du garçonnet, interrogèrent les voisins qui se joignirent à eux ... mais rien, désespérément rien ! Personne n'avait remarqué quoi que se soit d'étrange ou même d'inhabituel. Brisés, choqués, ils se résolurent à appeler la police. Des battues furent organisées pendant plusieurs jours, et une enquête fut diligentée qui ne souleva, hélas, aucune piste ! Florence chercha naturellement un soutien auprès de Michel et Edith ; *l'amitié supporte l'éloignement, et même le silence ; seule l'indifférence la tue !* se disait-elle. Mais leur numéro avait changé ... à moins qu'ils n'aient déménagé ? Le courriel qu'elle leur adressa dans l'espoir qu'ils aient conservé la même adresse internet, lui revint ! *Ce n'est pas normal ; il leur est sûrement arrivé quelque chose de grave ! Culpabilisa-t-elle ; pourquoi n'ai-je pas entretenu notre correspondance ? Ils ont peut-être traversé des moments aussi terribles que les nôtres en croyant que nous les avons abandonnés ; et s'ils étaient ... morts avec cette idée ?* Elle se sentit seule au fond d'un gouffre, ayant perdu son enfant, ses meilleurs amis et jusqu'à son mari qui l'accablait en répétant que, par sa faute, Hugo subissait peut-être mille sévices aux mains de pervers quelque part en Extrême-Orient ou ailleurs ! Cette seule idée était pour elle une torture insupportable qui faisait vaciller sa raison ; par moments, elle n'était pas loin de croire qu'elle avait réellement manqué de vigilance. La vie avait perdu tout son sens ; elle était près d'y renoncer.

Ami du couple, Julien était très présent, lui apportant soutien et réconfort :

- Damien ne pense pas ce qu'il dit ! Murmurait-il à l'oreille de Florence ; sa souffrance lui fait dire n'importe quoi !

- Je souffre aussi ! Répondait-elle ; et c'est maintenant plus que jamais que j'ai besoin de son amour ... ou ce qu'il en reste ! Au lieu de ça, il m'accuse du pire, il me torture psychologiquement ! Il sait parfaitement ce qu'il dit et ce qu'il fait ! Où veut-il en venir, au juste ?

Auprès de Damien, Julien plaidait la cause de Florence ... du moins essaya-t-il de le faire. En l'absence de la jeune femme, il tenta même une démarche qui fut très mal accueillie ; de conseils en reproches, les deux hommes en vinrent aux mains. Malmené par Julien, plus athlétique, Damien réussit à se dégager dans un flot d'injures et lui cria, alors qu'il s'en allait :

- T'as pas intérêt à remettre les pieds ici, connard !

C'est à ce moment là que les Fontviel se sont manifestés pour la première fois, faisant preuve d'une empathie et d'un dévouement insoupçonnés. Bernard prit une part active à la télévision dans le cadre du plan « enlèvement », qui généra de très nombreux témoignages s'avérant, hélas, stériles quand ils n'étaient pas fantaisistes ! Léa, son épouse, comprit très vite que le couple ne survivrait pas à cette terrible épreuve, et s'investit sans compter dans le soutien, discret et efficace, qu'elle apporta à Florence dont le drame personnel s'épaissit davantage lorsque son mari demanda le divorce, au motif qu'il ne supportait plus la vie commune avec la « meurtrière » de son fils ; il s'installa dans un studio qu'il venait de louer à Goussainville. Aussitôt le divorce prononcé, il quitta la France pour une destination qu'il tint secrète.

Ce coup fit sombrer Florence dans une dépression qui nécessita son admission dans un hôpital psychiatrique. Léa fut autorisée à lui rendre visite tous les jours. Elle savait respecter ses silences, mais aussi trouver les mots qui libéraient son douloureux blocage à la manière d'une clé magique. Florence parlait alors sans discontinuer, et cela semblait lui faire du bien ; son visage perdait peu à peu son teint congestionné, ses mâchoires se décrispaient et son regard éperdu pouvait enfin se fixer. Léa l'écoutait attentivement, en prenant ses mains dans les siennes -quand elle le permettait-, et c'étaient des moments d'une rare intensité affective qui -aux dires des médecins- furent la planche de salut de la malade. C'est encore auprès des Fontviel, chez eux, qu'elle fit une longue convalescence. Plus tard, Léa l'accompagna souvent chez elle, dans la maison d'en face, où elle passait des moments de plus en plus longs afin de se réapproprier

lentement les lieux. Petit à petit, le cocon protecteur que ses amis avaient tissé autour d'elle, commença à repousser sa douleur pour faire à nouveau place à la vie. Oh ! Une vie fragile, trop souvent chancelante, mais la vie quand même ! La présence de Julien contribua à maintenir et renforcer ce petit filet de vitalité. Son psychiatre préconisa le retour au travail comme la meilleure thérapie pour elle ; il s'appuyait sur son perfectionnisme et sa conscience professionnelle qui la forceraient, pensait-il, à y investir toutes ses facultés, l'empêchant ainsi de penser à quoi que ce soit d'autre ! Et cela a marché ! Puis vint le temps où elle se sentit capable de vivre seule. C'est alors qu'elle céda aux incessantes invitations de Julien à s'inscrire au club hippique qu'il fréquentait lui-même. Les promenades à cheval dans la campagne et les sous-bois, accompagnée du plus attentionné des moniteurs, lui firent le plus grand bien. Elle-même décida de s'engager dans des actions bénévoles au profit des adultes illettrés ou des animaux abandonnés. Ces initiatives qui l'ont mise au contact d'autres détresses lui ont permis d'apprendre lentement à mieux gérer la sienne, jusqu'à ce qu'elle soit capable de supporter de survivre.

Avec le recul du temps passé, elle mesure aujourd'hui tout ce qu'elle doit aux Fontviel qui, pendant plusieurs mois, ont fait une priorité de l'assistance permanente à une inconnue en détresse, mais aussi à Julien qui ne lui a jamais lâché la main !

Florence se sent épuisée ce matin ; elle n'a même pas faim. En refermant l'album de photos, elle reste un instant pensive, pousse un long soupir et décide d'aller se coucher. Quand elle se réveille, il est seize heures ; elle a l'impression qu'un étau lui broie la tête. En ouvrant la porte de sa chambre, le soleil d'été qui envahit le salon l'oblige à fermer les yeux ; elle aurait dû baisser le store ! A tâtons, elle se dirige vers la cuisine pour prendre un cachet. Assise, les coudes sur la table et la tête dans les mains, elle attend que le médicament fasse effet. Lentement, l'étau se desserre ; elle peut ouvrir les yeux et voir miroiter l'eau bleue engageante de la piscine. Mais soudain, le rêve affreux qu'elle a fait, ce cauchemar qui la hante chaque fois qu'elle parvient à dormir, lui revient en mémoire.

D'habitude, il s'achève toujours au moment où le commandant de police lui annonce que les recherches doivent être abandonnées, parce qu'elle se réveille alors, haletante, en sueur, avant de fondre en larmes. Mais depuis quelque temps, il se prolonge par une étrange séquence : la lourdeur du drame disparaît subitement ; elle s'enfonce dans un sommeil calme et profond, sans décor, sans image, jusqu'à cette surprenante et fascinante vision ... un loup apparaît ; dans sa fourrure complètement noire, ses yeux d'or brillent comme des bijoux. L'expression de son regard est intimidante mais ne suscite aucunement la peur. Il l'appelle ; il a un message à lui délivrer, un message d'une importance capitale.

La persistance de cette apparition commence à l'inquiéter. Elle n'ose pas en parler, même à ses amis les plus proches, de crainte qu'ils ne

s'interrogent sur son équilibre mental ; elle-même se pose des questions à cet égard, alors les autres ! Elle en arrive jusqu'à redouter de s'endormir. Et immanquablement, dans son sommeil, le loup apparaît, interrompant de plus en plus tôt le cauchemar qui le précède, jusqu'à se substituer à lui. Il est là, toutes les nuits, répétant inlassablement son appel. Et si c'était vrai ? Finit-elle par penser. Le caractère farfelu de sa question la met mal à l'aise, mais elle doit bien reconnaître qu'elle est vraiment obsédée par ce mystérieux visiteur de ses nuits. Quelque chose en elle lui dit qu'elle doit le prendre au sérieux. Elle finit par se confier à Léa. Elle s'attendait à ce qu'elle en sourie avec douceur et tendresse, mais à sa grande surprise, son amie fronce légèrement les sourcils et réfléchit en silence avant de répondre :

- Ce que tu me dis m'intéresse particulièrement ! Lorsque tu m'as interrogée sur ma profession, je t'ai répondu que je travaille dans un laboratoire ; cette réponse appelle une précision : je fais partie d'une équipe scientifique dont les travaux portent sur les phénomènes dits « paranormaux », dans le cadre d'une fondation reconnue d'utilité publique. Et, crois-en mon expérience, cet appel n'a rien de fortuit ; il t'est bien destiné ...

- Mais d'où vient-il ?

- J'aimerais beaucoup le savoir, moi aussi ! Et la meilleure façon de percer le secret, c'est d'y répondre !

- Tu ... tu crois vraiment que je dois ... quoi faire, d'ailleurs ? Où est-il ce loup ? Il ne me donne aucune indication ! Oh, Léa ! Je crois que je suis en train de dérailler !

- S'il ne précise rien, c'est parce que tu iras à lui. La puissance de la nature est incommensurable et, à son échelle, ce qui fait disjoncter notre esprit rationnel n'est que très banal !

- Je suis bien d'accord, mais pourquoi un loup ? Pourquoi pas mes parents qui me parleraient depuis l'au-delà ?

- Dans ton inconscient, ton cerveau capte un appel ; cela ne fait aucun doute. Et pour que tu en aies connaissance, il l'associe à une image appartenant à tes souvenirs, mais pas n'importe laquelle ; le message qu'il doit te délivrer à forcément un rapport avec cet animal,

et probablement avec celle ou celui qui te l'envoie. Cherche dans ta mémoire !

- Je dois retrouver un souvenir qui me relierait à un loup et à quelqu'un d'autre ?

- C'est ça !

- Mais je n'ai jamais ... Oh, mon Dieu !... Michel !

- Qui est Michel ?

Florence raconte à Léa la belle amitié qu'ils avaient partagée, et les remords qui l'assaillent, encore plus maintenant, pour l'avoir laissée s'éteindre par simple négligence.

- Il est possible que ce soit une piste !

- Cela signifierait-il qu'il est ... mort ?

- Mais non ! Il est peut-être en difficulté, malade, que sais-je ? Et puis il n'est pas certain qu'il s'agisse de lui ; c'est peut-être quelqu'un de son entourage ! Je te conseille d'en parler à ton psychiatre ; il serait intéressant d'avoir son avis.

C'est ce que fait Florence. Le praticien écoute le récit de son rêve avec beaucoup d'attention et sans montrer le moindre signe d'étonnement. Alors qu'il demeure silencieusement, les yeux fermés, plongé dans sa réflexion pendant un court instant, elle est soudainement prise d'une inopportune envie de rire. L'idée qu'il se soit assoupi en écoutant son histoire à dormir debout est cocasse ! Elle plaque sa main ouverte devant sa bouche pour contenir son rire.

- J'ignore ce qui vous réjouit ainsi, chère Florence, mais surtout ne vous retenez pas ! Le rire est un bienfait trop précieux pour en perdre le moindre éclat !

- Je vous demande pardon docteur, s'excuse-t-elle en rosissant

- Mais non, ce n'est rien ! Votre vision nocturne n'est en aucun cas la manifestation d'une dépression en récurrence ; vous allez bien et j'en suis heureux ! Il n'en reste pas moins que la répétition de ce rêve et son immuabilité ont quelque chose d'intrigant ... J'ai eu un cas

semblable au vôtre, il y a longtemps ; il s'agissait d'un médium ... Etes-vous médium ?

- Nnon ! Enfin, je ne crois pas ! Et ce patient, a-t-il trouvé une solution à son problème ?

- Oui ! Il est parti en Argentine où son rêve lui commandait d'aller pour trouver le bonheur. Six mois plus tard j'ai reçu de lui une longue lettre dans laquelle explosait sa joie de vivre !

- Ouais ! Soupire Florence ; Si ça pouvait me débarrasser de ce rêve encombrant, j'irais bien ... Mais où voulez-vous que j'aille rencontrer un loup ! S'énerve-t-elle

- Si vous commenciez par rendre visite à un chamane au Canada ?

Florence lance au médecin un regard incrédule

- Vous voulez que j'aille rencontrer un sorcier ?

- Peu importe le nom qu'on lui donne ! Ces hommes sont détenteurs d'un précieux savoir accumulé depuis des siècles, et il est possible qu'ils aient des réponses là où la science moderne ne peut que supposer ou hésiter. Et puis qu'importe le résultat, vous aurez de toute façon fait un beau voyage, non ?

- Pourquoi pas, après tout !

Elle a pris une semaine de congés, et expliqué à Julien le but de son voyage. Il l'y a encouragée, même si son inquiétude est perceptible. « Tu m'appelleras ? » lui demande-t-il ; elle a fait « oui » de la tête en l'embrassant sur la joue.

Florence approche de Montréal un jour de Septembre. Il fait un temps magnifique. Depuis l'estuaire du Saint-Laurent, à près de neuf cents kilomètres de là, elle est subjuguée par les paysages qui défilent sous les ailes de l'avion : des forêts gigantesques brûlant des feux de l'automne dans une déclinaison infinie de teintes chatoyantes, du brun au blond des chênes ou des hêtres, jusqu'au rouge violent des érables auxquels se mêlent le vert profond des pins noirs d'Autriche ou des grands cèdres. Le tapis végétal est criblé de lacs de toutes tailles qui miroitent sous le soleil. Sur la gauche de l'appareil, la chaîne des Appalaches étale ses crêtes de moyenne montagne séparées par de larges vallées. Le nez collé au hublot, elle imagine les ours, les bisons des bois, les wapitis, les castors... les loups, qui habitent ces forêts. SON loup est peut-être parmi eux ?

Elle va passer la nuit à l'hôtel ; son rendez-vous n'est prévu que le lendemain à quinze heures. Demain matin, elle aura tout le temps de parcourir en voiture de location la distance qui la sépare de Saguenay sur le lac Saint-Jean, où l'attend Akecheta, ou Clifford Rolling pour l'état civil. C'est donc dans un matin radieux de l'été indien, qu'elle prend la route de bonne heure, évitant les grands axes pour mieux profiter des paysages et s'arrêter aussi souvent qu'elle en aura envie. Et ce parcours d'environ deux cents cinquante kilomètres lui révèle toute la démesure de ce continent ; elle peut rouler pendant des dizaines de kilomètres sans rencontrer une seule maison ! Le guide de voyage qu'elle a lu dans l'avion indiquait, qu'à l'exception des grands

centres urbains où la densité démographique est semblable à celle des autres grandes villes du monde, on ne compte que quinze habitants au kilomètre carré ! Elle a le sentiment de rouler dans un parc au décor soigné ... Vraiment, ce voyage est exaltant ! En approchant de Pointe Bleue et de la réserve amérindienne de Mashteuiatsh, son cœur se met à battre plus fort. C'en est fini du tourisme ; elle a rendez-vous avec un destin étrange qui l'opresse.

Elle ressent sa première déception en pénétrant dans la réserve. Point de tipis fumants ni d'appaloosas tachetés et fringants ! Les descendants des indiens Montagnais et Naskapi vivent aujourd'hui dans des maisons modernes, devant lesquelles sont parqués leurs pick-up, et ils portent blue-jeans et blousons de cuir aux couleurs de leurs clubs sportifs favoris. Voilà qui démystifie cruellement son aventure, et porte un coup à la magie dont son imaginaire auréolait Akecheta ! Il est quinze heures ; elle est devant la porte du chamane ; elle sonne.

L'homme qui ouvre la porte est grand et fort. Il a le teint mat et des yeux bruns très légèrement bridés. Son visage large aux pommettes saillantes est souriant, ses cheveux noirs jais et lisses sont retenus dans la nuque par un cordonnnet de cuir. Sur son jean, il porte une chemise rouge dont les boutons sont remplacés par un lacet de coton noir qui sinue d'un œillet à l'autre, et ornée d'une tête d'aigle brodée sur le côté gauche. Il est chaussé de baskets. A son cou pend un collier de perles en bois entourant une dent d'ours. Il tend une main large et puissante, en prononçant en français des mots de bienvenue avec le délicieux accent québécois :

- Florence Lepage ! Content de vous accueillir chez nous ; entrez, je vous prie !

Il lui a innocemment broyé la main et s'est effacé pour qu'elle puisse pénétrer dans la maison. C'est un intérieur modeste mais confortable, d'une propreté méticuleuse ; une odeur de bois et de plantes domine dans la pièce principale. L'épouse d'Akecheta est assise dans un fauteuil douillet ; elle tricote une layette pour le prochain petit enfant qui naîtra au printemps.

- Voici Aponi, ma femme ! dit-il en la regardant avec tendresse ; son nom signifie : papillon !

Florence s'est approchée pour lui serrer la main, mais Aponi s'est levée, un sourire radieux illuminant son beau visage encore plus typé

que celui de son mari, et l'a serrée dans ses bras en plaquant un baiser sonore sur chacune de ses joues. Tant de chaleur et de sincérité émeuvent la jeune femme jusqu'aux larmes qu'elle contient à grand peine.

- J'ai besoin de vous entendre raconter le rêve dont vous m'avez parlé, puis de méditer longuement avant de pouvoir répondre à vos questions, dit Akecheta ; cela signifie que vous ne repartirez pas ce soir. Nous serions heureux de vous offrir la chambre de notre fils qui a maintenant sa propre famille ... C'est la plus belle pièce de toute la maison ; elle donne sur le lac !

Florence a accepté avec reconnaissance. Ensuite, Akecheta l'a emmenée faire une promenade sur l'eau, à bord d'un petit bateau à moteur électrique qui se déplaçait sans un bruit, glissant sur l'eau à la manière d'un cygne. C'est au cours de cette balade qu'elle lui a raconté son rêve dans les moindres détails. Il l'a écoutée en silence, sans jamais poser une seule question. A leur retour à la maison, le chamane s'est retiré dans une autre pièce, laissant Florence avec Aponi ; ensemble, elles ont préparé le repas, « jasant » et riant comme si elles étaient des amies de longue date. Le lendemain matin, il flottait dans la vaste cuisine une délicieuse odeur de café frais et de pain grillé. Sur la table, recouverte d'une nappe pour l'occasion, des panières, des plats, des assiettes ... regorgeaient de nourriture : des crêpes à la confiture maison ou au sirop d'érable ; des œufs au bacon ; du fromage, des fruits, et les fameux « cretons » -sorte de pâté de viande- l'une des spécialités les plus traditionnelles du Québec ! Mais le chamane n'était pas là.

- Nous n'attendons pas Akecheta ? Demande Florence qu'Aponi invite à commencer son repas matinal

- Il ne viendra pas ! Il s'isole toujours pour méditer, et il ne mange ni ne dort tant qu'il n'a pas la réponse qu'il cherche !

Il réapparaît alors que les deux femmes débarrassent la table et remettent la cuisine en ordre

- Il est temps de nous éloigner, Florence ! A-t-il dit d'une voix douce

Il lui a pris le bras et l'a entraînée sur un sentier serpentant dans le bois voisin. Ils marchent d'abord en silence ; leurs pas font crisser les

feuilles mortes ; l'air sent les champignons et l'odeur du grand lac voisin.

- Cette nuit, dit-il soudain, le Grand Esprit m'a parlé ; mais je ne peux pas vous dire ce que je sais, car ce n'est pas à moi de le faire. Le loup qui visite vos nuits vous le dira lui-même !

- Akecheta, cela signifie-t-il que je vais le rencontrer ici ?

- Je peux simplement vous dire que vous obtiendrez les réponses que vous attendez ! Rentrons, à présent ; vous devez reprendre la route.

C'est la seconde déception de Florence, et la plus cuisante. Il lui semble qu'Akecheta lui cache quelque chose, et qu'il a hâte qu'elle s'en aille ! Et pourtant, cette attitude ne cadre pas avec son comportement amical et chaleureux ? Toute cette histoire lui semble insensée, et elle a presque honte d'avoir été à ce point naïve. Dire qu'elle a fait ce si long voyage pour ça ! Elle se sent abandonnée, rejetée et, surtout, elle ne sait plus vraiment où elle en est ! A plusieurs reprises, elle a composé le numéro de téléphone de Léa, et chaque fois, elle a raccroché avant la première sonnerie dans un sursaut de fierté. Elle roule un peu au hasard. Soudain, un panneau retient son attention : « *Notre-Dame de Montauban* ». Pourquoi braque-t-elle brusquement dans cette direction, et encore une fois pour suivre une autre flèche sur laquelle est écrit à la main : « Refuge de la Coulée » ? Elle l'ignore ! Sans doute est-ce le mot « refuge » qui lui a paru engageant ; c'est bien de ça dont elle a vraiment besoin en ce moment ! ... Mais c'est peut-être autre chose ... ?

L'endroit est sauvage, grandiose, émouvant de beauté. Une grande cabane en rondins est plantée là, s'appliquant à se fondre dans le décor comme pour s'excuser d'exister. La porte est ouverte ; elle s'avance : il n'y a personne dans la pièce sombre qui sent la fumée, et au milieu de laquelle trône une table rectangulaire entourée de bancs pour une dizaine de personnes. Dans le fonds, une petite cuisine est aménagée. L'endroit est spartiate mais très propre. A côté de la cheminée où se consomment deux grosses bûches, une porte entrebâillée laisse apercevoir des lits de camp superposés.

- Je peux vous aider ? Demande derrière elle une voix grave et aimable

Elle se retourne et découvre un homme petit et trapu à la face rieuse et rubiconde, dévorée par une barbe en jachère. Des mèches grises et blanches s'échappent d'un bonnet de laine dont la pointe, terminée par un énorme pompon, pend sur le côté ; il porte un pantalon en velours côtelé de couleur kaki, une chemise chaude de bûcheron à grands carreaux et un gilet en peau de mouton. *Il ressemble à Joyeux, l'un des sept nains de Blanche-Neige !* Se dit-elle en lui souriant. Cette idée le lui rend très sympathique.

- Je ne sais pas ! Répond-elle ; je suis là vraiment par hasard... !

- Vous avez de la chance de me trouver ! En ce moment le refuge est fermé ; je suis venu pour effectuer divers travaux avant la saison d'hiver qui commence dans trois semaines !

Elle ne peut cacher son désappointement et répond d'un air triste :

- Tant pis ! Je vais repartir ... !

- Attendez ! reprend l'homme qui a perçu son désarroi ; si ça vous dit, nous pourrions partager l'omelette aux champignons que j'ai prévue pour le déjeuner -il ouvre le sac de toile pour lui montrer sa cueillette du matin- et, ensuite, je vous emmènerais faire une balade dans la forêt ... je la connais comme ma poche, et ça vous ferait le plus grand bien !

Comme Florence hésite, il reprend :

- Ne craignez rien, allez ! J'ai une fille ... j'avais une fille de votre âge... !

- Oh, que lui est-il arrivé ?

- Un cancer fulgurant, atroce ... ! Comme sa mère avant elle, dix ans auparavant !

- Mon Dieu ! Je sais ce que vous ressentez, monsieur, et croyez bien que je compatis à votre douleur !

- Je m'appelle Emile, et par ici, tout le monde m'appelle Milou !

- Et moi, mon prénom est Florence ... Votre omelette me fait bien envie, Milou !

- Fort bien ; alors, au boulot, jeune fille !

Ils se sont régalés ! Milou a eu le tact de ne poser aucune question à son invitée, lui laissant le choix de se confier ou non. Après le café, elle a parlé de la disparition de son fils, mais n'a rien dit à propos de son rêve. Il l'a écoutée en hochant de temps en temps la tête et, quand elle s'est tue, il lui a lancé un regard interrogateur qui, manifestement, réclamait la suite du récit ; mais elle a fait mine de ne pas comprendre.

- Et si nous allions faire cette balade dans la forêt ? propose Milou en se levant

- Excellente idée ! Répond Florence sur un ton enjoué

Il fait doux ; le soleil filtre entre les grands arbres. Aucun bruit parasite ne vient troubler la vie intense de la forêt. Ils avancent en silence dans un univers végétal d'une rare beauté, et chaque pas semble alléger le fardeau de chagrin de Florence. Elle respire mieux et s'amuse même des facéties des « suisses », ces petits écureuils ainsi nommés en raison des rayures noires qui rehaussent leur fourrure grise, rappelant l'uniforme des gardes du Vatican.

- Nous allons arriver à la tour d'observation ; de là-haut, on aura peut-être la chance d'observer l'ours noir !

- Oh oui ! J'aimerais tant en voir un !

Voilà près d'une heure qu'ils guettent l'animal emblématique du Québec, mais en vain. Milou sort un thermos de son sac à dos :

- Un petit café chaud ? Chuchote-t-il

- Ah, ce n'est pas de refus ; je commence à m'engourdir !

Il la regarde siroter son café ; ses yeux sont brillants et remplis d'une tendresse bouleversante.

- Vous ... vous veniez ici avec votre fille, n'est-ce pas ?

- Oui ; elle adorait cet endroit !

- Je le comprends ! On y ressent une telle paix bienfaisante !

- C'est vrai !... Mais nous devons rentrer, maintenant, car la nuit ne va pas tarder à tomber !

Sur le chemin du retour, elle s'est accrochée à son bras et ils rient tous les deux des mésaventures qu'il a connues dans la forêt, et qu'il lui raconte avec force détails. Lorsqu'ils parviennent au refuge, le soleil a disparu ; une brume épaisse s'est installée dans la vallée et monte à l'assaut du refuge.

- Vous n'allez pas redescendre maintenant ?

- Heu ... Je ne veux pas abuser de votre ...

- Mais non, voyons ! Je vais faire un bon feu dans la cheminée, ouvrir une boîte de soupe aux pois et au lard ; avec un gros morceau de Cheddar et des pommes au four pour terminer le repas ... Et puis vous passerez la nuit dans la chambre ; je vous prêterai un sac de couchage tout neuf !

- Cette fois, Florence accepte avec un évident plaisir

Tandis qu'ils dégustent la soupe bien chaude devant la cheminée, Milou demande :

- Quand devez-vous regagner Paris ?

- Après-demain ; je n'ai pas pu obtenir de place plus tôt ; et d'ailleurs je repars de Québec !

- Dans ce cas, vous pourriez consacrer la journée de demain à une excursion qui vous laissera un souvenir impérissable ...

- J'ai déjà des souvenirs impérissables ! Dit-elle en posant furtivement sa main sur celle d'Emile

- Merci ! Mais là, vous serez assurée de voir l'ours noir ! Il faut vous rendre à Sacré-Coeur ! C'est à quatre heures d'ici. Au « Safari de l'ours noir » vous rencontrerez Armand ; venez de ma part, c'est un ami ; il vous emmènera à la rencontre de l'ours. De là-bas, vous ne

serez plus qu'à deux heures de Québec ; c'est faisable, et je vous assure que ça en vaut la peine !

- Pourquoi pas ! Acquiesce Florence

Le lendemain, Milou l'a réveillée tôt afin qu'elle assiste au majestueux lever du soleil, rouge incandescent, émergeant d'une brume bleue et violette qui fond au fur et à mesure que l'astre s'élève dans le ciel pur. Après un copieux petit-déjeuner, elle a repris la route. Milou l'a embrassée comme un père et, dans son rétroviseur, elle l'a vu agiter la main aussi longtemps qu'il a pu voir la voiture. Elle a des larmes plein les yeux et elle sait que Milou pleure, lui aussi ; elle se promet de revenir un jour.

Il est quinze heures quand elle arrive au « Safari de l'Ours Noir ». Elle se présente à Armand. Il a quelque chose d'Indiana Jones dans la tenue et la silhouette ... Mais il est bien moins séduisant qu'Harrison Ford ! Enfin ; elle n'est pas là pour un casting ! Le nom de Milou déclenche un large sourire qui rend son visage presque beau. Sa poignée de main est franche et chaleureuse.

- Nous partirons à seize heures pour rejoindre un abri en bois construit dans la forêt, sur le flanc d'une colline. Avec les autres touristes, vous prendrez place sur les gradins et vous ferez silence. Ma femme et mes enfants sont déjà partis disposer des pommes dans la clairière qui lui fait face, sur l'autre versant de la colline ; l'odorat très développé des ours leur fera repérer les fruits, et vous pourrez les admirer sans danger.

C'est ainsi que, quarante minutes plus tard, Florence est assise parmi une quinzaine d'autres personnes, sur l'avant-dernier gradin au milieu de la rangée, écoutant le guide donner des informations passionnantes sur la vie de l'ours et son comportement. Mais les animaux tardent à se montrer.

- Ce sont des animaux sauvages ! S'excuse le guide ; ils sont peut-être loin de la clairière ? Nous allons attendre encore un peu ...

Armand s'est brusquement arrêté de parler ; les touristes qui sont assis le plus près de lui l'entendent murmurer entre ses dents : « *ça, alors ! Qu'est-ce que ça signifie ?* ». Tous les regards convergent vers le point d'en face que le guide fixe avec une expression de stupeur crispant son visage.

Lentement, une forme émerge de l'ombre du sous-bois et s'approche du bord de la clairière. C'est un loup noir, grand et robuste, à la fourrure épaisse. Bien qu'il soit à une trentaine de mètres, on peut voir ses yeux dorés briller dans le soleil déclinant.

Armand ne cesse de répéter : « *C'est insensé ! On n'a jamais vu un loup à cet endroit, jamais !* ». Florence se sent mal ; les battements de son cœur cognent à son cou et ses tempes ; elle étouffe. C'est donc l'heure de son mystérieux rendez-vous ? Au moment où elle s'y attendait le moins ! Est-elle assise là par l'effet de sa seule volonté, ou bien y a-t-elle été conduite par ... par quoi ? ... ou par qui ?? Ne pas comprendre ce qu'elle est en train de vivre déclenche en elle une peur animale, mais aussi le besoin de savoir, porté à son paroxysme. C'est de plus en plus étrange !

Le loup s'assoit calmement et fixe chaque occupant de la tribune. Lorsqu'arrive le tour de Florence, son regard s'accroche longuement à celui de la jeune femme qui s'effondre instantanément dans une impressionnante crise de spasmophilie. Le guide se précipite vers elle, desserre ses vêtements, tente de la relever mais elle commence à cyanoser. Armand saisit alors son talkie-walkie, prêt à appeler les secours, tandis qu'un médecin faisant partie du groupe est déjà à son chevet. Il réclame un sac en papier -on lui en fait passer un immédiatement- qu'il lui enfonce sur la tête jusqu'au cou. Ainsi, elle va réabsorber le dioxyde de carbone contenu dans sa respiration, rétablir la pression normale de ce gaz dans sa circulation sanguine et faire cesser l'hyperventilation. En effet, après quelques minutes, les tremblements cessent, le visage reprend un teint normal et la respiration redevient régulière. On parvient à l'asseoir. Elle est à présent secouée de sanglots et écarte nerveusement ceux de ses compagnons qui croient bien faire en l'entourant. Une couverture sur les épaules, elle reprend lentement ses esprits, assise à côté d'Armand qui, à l'évidence, a eu la peur de sa vie ! Le loup a disparu et, bien sûr, les ours ne viendront plus ; retour à la base. Florence accepte de boire une tasse de thé et se déclare prête à repartir au volant de sa voiture. Alors qu'elle remercie chaleureusement ses compagnons, et en particulier le médecin et le guide, ce dernier lui demande, un peu gêné :

- Nous avons assisté à un phénomène incroyable, madame Lepage ! Tout le monde est convaincu que le loup vous a délivré un

message ; serait-il très indiscret de vous demander quelle en était la teneur ?

- Pardonnez-moi, Armand, mais je suis trop bouleversée ! Je veux rentrer à Paris le plus rapidement possible et ... Je vous écrirai peut-être plus tard ...

Le loup est revenu le lendemain et le jour suivant ; puis il a disparu. Aujourd'hui, Armand emmène toujours ses touristes à la rencontre de l'ours noir ; il leur parle souvent de cette aventure qui l'a lui-même profondément marqué. Mais il en ignorera toujours la suite, comme Florence ne saura jamais qu'elle n'a reçu qu'une partie du message !

Léa et Julien sont à l'aéroport. En apercevant Florence, ils sautillent sur place et lui font de grands signes de sémaphore. Les trois amis se serrent dans leurs bras, heureux de se retrouver.

- Viens ! Propose joyeusement Léa ; allons boire un café !

Ils sont attablés au bar « du Point de Rencontre », au milieu du brouhaha de l'aérogare et des appels feutrés que diffusent les haut-parleurs. L'impatience fait briller leurs yeux ; Florence a hâte de raconter ce qu'ils brûlent d'entendre !

- Alors ? Demande Léa, comment ça s'est passé ? ... J'espérais que tu appellerais !

- Je voulais le faire ! Mais ... j'ai vécu des moments tellement extraordinaires que ...

- Raconte ! Demande Julien

- Mon fils est vivant ! Vous vous rendez compte ! Vivant !

- C'est ... C'est le loup qui te l'a ...

- Oui ! C'était son message !

- Comment te l'a-t-il transmis ?

- Il lui a suffi de me regarder, fixement, intensément ; et j'ai compris aussi sûrement que s'il m'avait parlé !

- Oh ! C'est inouï !... Merveilleux !

- Et ce n'est pas tout ! Je sais aussi qu'il est au Canada et qu'il va bien !

- C'est tout ce qu'il t'a dit ? Demande Léa

- Oui ... ! J'ai été prise d'une crise de spasmophilie, m'a-t-on dit ... J'ai perdu connaissance ! Je me souviens seulement d'avoir cru que j'allais mourir étouffée de trop d'émotions, trop de bonheur... !

Puis Florence raconte dans les moindres détails ses belles rencontres humaines : avec Akecheta et sa femme Aponi ; avec Milou, au milieu de nulle part ... ou peut-être bien au paradis ? Chaque fois, l'accueil était si généreux et si chaleureux qu'elle avait toujours eu l'impression de retrouver de vieux amis chers à son cœur !

- Ah, ça ! L'hospitalité québécoise, c'est quelque chose ! Renchérit Léa ; chaque fois que je me rends au Québec je ne fais étape que chez les particuliers et, lorsque je les quitte le lendemain matin, je suis toujours très émue ! ...

- Léa ! Julien ! Dit subitement Florence d'un air grave en serrant fort les mains de ses amis dans les siennes, je vais repartir ! Démissionner, vendre la maison et partir à la recherche de mon fils !

- Toute seule ?? S'écrient-ils en chœur

- Evidemment, toute seule !... Mais aucun obstacle ne m'arrêtera jusqu'à ce que je le retrouve !

- Mais tu ne connais personne, là-bas ! Le Canada est si vaste ! Et tu n'as même pas un début de piste ! Fait remarquer Julien

- Pas si sûr ! Vous souvenez-vous de nos amis Arnoult ?

- Mais oui, bien sûr ! Ceux qui sont partis en Alberta ... Tu as raison, nous pouvons creuser dans ce sens ! Ajoute Léa

- ... Nous ??

- Oui ! Bernard et moi pouvons être ta plateforme logistique en France. Il se passionne autant que moi pour ce qui t'arrive, tu sais ! A nous deux, et à des titres divers, nous pourrions t'être utiles ! Néanmoins, tu ne peux pas partir seule dans ce qui, crois-moi, va se révéler extrêmement difficile et sans doute dangereux ...

- Qui donc laisserait tout tomber pour s'engager dans une affaire aussi fumeuse ?

- Moi ! Dit spontanément Julien

- Tu plaisantes ?

- Pas du tout ! J'en ai marre de guider des avions, enfermé dans une tour ! Je ne le supporte que parce que tu y es aussi ; mais sans toi, ça va rapidement devenir intolérable ! ... Et puis je suis concerné de près : Hugo est mon filleul, non ?

- Oui ! ... Et j'en suis heureuse ! Il ne pouvait pas rêver ... meilleur parrain, mon petit ange !

Personne ne relève la petite hésitation de Florence qui a ressenti une bouffée d'émotion en pensant à Edith, la marraine de son fils.

Léa a arrêté sa voiture au fond de l'impasse, entre les deux maisons, et sort du coffre la valise de Florence.

- Voilà, ma belle ! Je vais raccompagner Julien chez lui. Rentre chez toi et repose-toi ; tu en as besoin ! Si tu as une petite faim à ton réveil, viens à la maison ; d'accord ?

- Mais oui ! Tu es ...

- Ton amie, tout simplement !

En pénétrant dans sa maison, Florence se sent fourbue, certes, mais plus légère. Hugo est vivant et il va bien ! Il aura bientôt sept ans ... Comme il a dû changer ; comme il doit être beau !

Elle a pris un long bain chaud en écoutant « *le concerto en ré majeur* » de Beethoven. Les yeux fermés, elle sourit en revoyant Hugo battre la mesure sur le troisième mouvement, léger et plein d'émotion poétique, à laquelle l'enfant était déjà sensible. Puis elle s'est couchée, aussitôt endormie dans un sommeil calme et sans rêve.

Le lendemain, elle se sent bien, et c'est d'un coeur léger qu'elle prend le chemin de l'aéroport.

- Ah, ma Flo ! Comme je suis heureux de te retrouver là ! Dit Julien en la serrant chaleureusement dans ses bras ! Cette semaine m'a paru longue sans toi ! Un jour de plus et, de désespoir, j'aurais pu faire s'écraser les avions !

- Ah mais, j'en suis bien consciente ; pourquoi crois-tu que je me suis dépêchée de rentrer ?!

- Tu le sais ... vraiment ?

A l'air soudain sérieux avec lequel Julien a posé cette question, Florence abandonne instantanément le ton de la plaisanterie. « *Il n'est tout de même pas amoureux de moi ?* » se demande-t-elle. Cette idée l'intrigue, tandis qu'elle cherche vainement une réponse qui soit appropriée sans l'engager. Pour briser le silence qui s'installe et devient très gênant, elle s'avance vers lui, lui plaque un baiser sonore sur le front en lui disant :

- Tu m'as manqué aussi !! Si nous déjeunions ensemble tout à l'heure ?

Le petit sourire déçu qu'il lui adresse souligne la banalité de sa réponse et la met franchement mal à l'aise. Pour sortir de cette situation, elle jette un coup d'œil à l'horloge : il ne reste que cinq minutes avant le briefing avec l'équipe à laquelle ils vont succéder, et c'est providentiel !

- Nous n'avons même pas le temps de boire un café ! Fait-elle semblant pester

- Ni de manger les petits pains au chocolat que tu préfères ! Ajoute Julien ; regarde, je les ai achetés ce matin chez ton boulanger favori ; ils sont encore tout chauds !

- Ne t'inquiète pas ; je trouverai bien un moment pour les déguster avant qu'ils ne refroidissent !

Le clin d'œil complice qui accompagne la dernière phrase de Florence rend au jeune homme un sourire gai et lumineux. Il faut tellement peu de chose, quand on aime, pour passer du désespoir à l'exaltation, et inversement !

Ils sont attablés dans un petit coin tranquille de leur pizzeria préférée. Julien lui raconte les divers incidents de service qui se sont produits pendant sa semaine d'absence, les dernières informations de « radio-couloir » et s'interrompt soudain, pour reprendre d'un ton grave :

- Laisse-moi t'accompagner au Canada, Flo ! J'aime Hugo comme s'il était mon fils, tu le sais bien ! Et puis n'est-ce pas le rôle d'un parrain de voler au secours de son filleul ? Nous ne serons pas trop de deux ! Nous avons l'habitude de bien fonctionner ensemble, presque par télépathie ... et en toute confiance ; allez, Florence, dis oui !

- Je n'ai pas le droit de t'entraîner dans une aventure qui t'obligera à bouleverser ta vie ; je ne sais même pas pour combien de temps je pars, ni même où cela va m'emmener !

- C'est bien pour ça que tu ne dois pas y aller seule ... et je suis le meilleur compagnon qui soit !

- Tu es sûr de toi ?

- Je n'ai jamais été aussi sûr ; c'est vraiment ce que je veux !

- Alors, levons nos verres à notre expédition !

Julien a pris les mains de Florence dans les siennes et les a portées à ses lèvres. D'une voix étranglée par l'émotion, il a murmuré un « merci » bouleversant de reconnaissance.

Florence et Julien atterrissent à l'aéroport international d'Edmonton à la fin du mois de Février. Tandis que l'avion roule sur le tarmac pour rejoindre son stationnement, l'hôtesse annonce une température extérieure « agréable » de moins dix degrés ! Pour l'endroit, et à cette saison, c'est la douceur ! Leur premier contact avec la ville n'est pas déroutant : c'est une grande cité avec un quartier d'affaires dressant ses gratte-ciel et ses tours de verre, dans lequel vivent et travaillent quatre mille personnes. De part et d'autre de la rivière Saskatchewan-nord s'étalent, entre des parcs reposants, d'autres quartiers : centre commercial, administration, université comprenant l'Institut de nanotechnologie de renommée internationale. La lumière est faible sous le ciel bas et gris ; ils s'engouffrent dans un taxi et gagnent leur hôtel. Pendant le trajet, ils restent silencieux, chacun ayant dans la tête des dizaines de questions qui s'emmêlent et suggèrent les multiples difficultés auxquelles ils vont être confrontés. Partant dans l'inconnu, ils n'étaient pas en mesure d'établir de plan d'action ! Ils se sont seulement mis d'accord sur le point de départ : la dernière adresse connue des Arnoult ; Florence a même emporté la photo de leur maison. Ensuite, ils aviseront au fur et à mesure de ce qu'ils découvriront.

A cette adresse, un peu en dehors de la ville, se dresse en effet la maison de la photo, entourée d'un jardin. Devant, deux enfants jouent au ballon, un troisième est sur une balançoire. Par la fenêtre entrouverte leur parvient une odeur de pâtisserie. Cette scène d'un

bonheur ordinaire rend Florence mélancolique ; Julien lui prend tendrement le bras et lui dit à l'oreille :

- Allez Flo ; ça part de là !

Elle lui a souri ; ils approchent.

Les enfants abandonnent leurs jeux pour courir à leur rencontre :

- Bonjour ! Bonjour ! Disent-ils en faisant de grands gestes

- C'est une famille francophone ! Peut-être ont-ils gardé un contact avec Michel et Edith ? Souffle Florence, pleine d'espoir

Les effusions des enfants ont alerté les adultes ; deux femmes sortent de la maison. Elles sont jeunes et souriantes et, apparemment, elles étaient en train de prendre un en-cas.

- Bonjour ! Dit l'une d'elles ; vous avez besoin d'un renseignement ?

- Oui, bonjour ! Nous sommes à la recherche de nos amis Arnoult qui habitaient cette maison avant vous ; savez-vous où ils sont allés ?

Les deux femmes se regardent, étonnées, semblant ne pas avoir compris la question.

- Quel nom avez-vous dit ?

- Arnoult ... des Français !

- J'habite ici depuis dix ans ! Reprend la femme ; je n'ai jamais entendu parler de cette famille !

- C'est peut-être une autre maison qui ressemble à celle-là ?
Suggère Julien

- Mais non ; c'est bien elle ! Mais, à la réflexion, je ne leur jamais adressé de courrier postal ; nous ne communiquions que par téléphone ou par courriels !

- Ils auraient donc pu te donner n'importe quelle adresse ?

- Mais ça ne tient pas debout, voyons ! Pourquoi auraient-ils fait ça ?

- Voilà la première question à laquelle nous devons répondre ! S'adressant aux deux femmes, Julien demande :

- Avez-vous connaissance d'un parc dédié aux loups, dans la région ?

- Il me semble avoir entendu parler d'un projet comme celui-là, il y a quelques années, dit l'une, mais je ne sais pas s'il a été réalisé !

- En tout cas, c'était bien plus au nord, au milieu de la forêt, à une heure d'ici ! Ajoute l'autre

- Ce pourrait être eux ! S'exclame Florence ; comment s'y rend-on ?

- Certainement pas avec votre char de ville ! Vous seriez mieux équipés avec un skidoo !... Mais entrez-donc boire quelque chose de chaud !

Tout en dégustant une savoureuse tarte au sirop d'érable accompagnée d'un thé parfumé, leur hôtesse les met en garde sur la difficulté d'un parcours à travers la forêt en cette saison. La neige qui tombe en abondance efface les pistes et réduit la visibilité !

- Vous avez déjà fait de la moto ?

- Non ! Répondent en chœur les visiteurs

- Alors ... ! Il serait sans doute plus prudent de renoncer à votre balade, ou d'attendre le printemps !

- Mais ce n'est pas une balade ! Proteste gentiment Florence ; nous devons retrouver nos amis ; nous sommes inquiets à leur sujet !

- Dans ce cas, vous devez absolument bénéficier d'une mise en main avant de partir ! Il vous faudra aussi observer des mesures de sécurité : porter des vêtements superposés, chauds et résistant au vent et à l'eau, ainsi que des lunettes ambrées qui préservent de l'éblouissement ; ne pas partir sans des rations de survie, une trousse de première urgence, des outils, un couteau, une lampe de poche, des

fusées lumineuses, des allumettes hydrofuges, des vêtements supplémentaires, le manuel d'instructions et, bien sûr, une carte, une boussole et un radiotéléphone !

Cette énumération a imprimé sur les visages de Florence et de Julien une expression dans laquelle se mêlent la stupeur et l'angoisse.

- Je n'ai pas du tout l'intention de vous inquiéter ! Reprend l'hôtesse ; mais il arrive même aux meilleurs pilotes d'être pris dans un orage et de se perdre. Mon mari lui-même, qui fait pourtant partie d'une équipe de recherche et de secours, a connu cette mésaventure ! Dans ce cas, il ne faut surtout pas paniquer ; économisez les vivres et votre énergie ; aménagez un abri et allumez un feu : il vous permettra de vous tenir au chaud, de faire fondre de la neige pour boire, et aussi de signaler votre position. Si vous ne pouvez pas prévenir les secours, c'est le loueur qui le fera en ne vous voyant pas revenir à l'heure dite ; vous ne devriez pas rester longtemps seuls !

Les deux Français commencent à toucher du doigt la rudesse de leur tâche ! Ils remercient avec humilité et sincérité, et se préparent à prendre congé, quand leur interlocutrice leur tend une carte de visite :

- Tenez ! Ne la perdez pas ! C'est la fréquence radio de mon mari ; j'espère que vous n'aurez pas à vous en servir, mais quoi qu'il arrive, vous pourrez compter sur lui !

Sur le chemin de retour vers le centre d'Edmonton, ils restent muets un moment puis, soudain, échangent un regard complice et éclatent de rire, comme une façon de conjurer leur crainte.

- Finalement, tu as bien fait de venir avec moi ! Déclare Florence entre deux quintes de rire

- Après ce que je viens d'entendre, je ne suis pas du tout certain de vouloir rester !

Ils rient de plus belle, tapent dans leurs mains ouvertes et essuient les larmes qui débordent de leur paupières. Ils garent leur voiture au sous-sol du centre commercial, puis se rendent à l'office du tourisme : on saura bien leur dire si ce parc existe ! En effet, apprennent-ils, il est implanté à quatre-vingt kilomètres de là, en pleine nature ... mais il ne fonctionne plus ! Créé il y a deux ans à l'initiative d'un couple de Français et d'une poignée de mushers locaux, il était en grand péril du

fait de la mésentente entre ses créateurs, et de graves difficultés financières. L'information n'est pas très encourageante, mais c'est leur unique piste ! Alors, ils se mettent en quête de tout ce qui leur a été énuméré et se rendent chez un loueur de motoneiges ; Julien s'est familiarisé avec la machine pendant deux heures ... et c'est déjà le soir ! Ils dînent au « *Blue Plate Diner* », un restaurant à l'atmosphère et au décor chaleureux. Florence a le regard dans le vague.

- A quoi penses-tu ? lui demande Julien

- Je me demande pourquoi Michel et Edith m'ont envoyé la photo de cette maison qui n'a jamais été la leur !

- Peut-être pour ne pas vous inquiéter ! Leurs débuts ont pu être difficiles et ils voulaient le cacher ! Toi-même, tu ne leur as rien dit de tes problèmes de couple !

- Je ne le crois pas ! Il y a autre chose ... Je sens qu'il s'est passé quelque chose de grave !

- Nous verrons bien ! Allez ! Maintenant, profitons de ce délicieux moment ... on ne sait pas ce qui nous attend !

Florence a souri et la soirée, gaie et détendue, s'est achevée au cinéma. Avant de s'endormir, Julien a minutieusement étudié la carte. Dans le lit d'à côté, Florence dort déjà à poings fermés. Il peut la regarder autant qu'il veut ... et ne s'en prive pas ! Quelque chose en lui le pousse à croire qu'un jour elle s'endormira dans ses bras ... C'est sur cette douce pensée qu'il sombre à son tour dans un sommeil profond.

Le lendemain matin, le ciel est clair et le froid intense. Après un solide petit déjeuner, ils enfourchent leur machine et partent rejoindre le parc à loups, en indiquant au loueur qu'ils seraient de retour le lendemain à midi au plus tard.

La piste est bien dessinée. Ils glissent, seuls au monde, sur la neige épaisse dans un décor de carte postale, traversant de somptueuses cathédrales de conifères qui succèdent à de vastes étendues immaculées ; c'est si beau qu'ils en oublient même le bruit du moteur ! Malgré leurs vêtements adaptés à leur course, le froid commence à les engourdir. Julien propose de faire une pause café. Ils ont enlevé leurs gants épais et réchauffent leurs mains serrées autour des gobelets remplis du liquide brûlant du thermos.

Le voyage se déroule dans les meilleures conditions possibles et, après une seconde halte aux deux tiers du parcours, ils arrivent en vue d'installations, clôtures et baraquements, qui les rassurent ... dans un premier temps car, après s'être approchés à pied de ce qui semble être l'entrée du parc, ils ne constatent aucuns signes d'activité. Ils s'interrogent du regard.

- ça me paraît complètement abandonné ! Déploire Florence

- Oui ! Il n'y a ni loups ni hommes, ici ! Répond Julien en enjambant le portail de rondins.

- On devrait repartir, Julien ! Ne restons pas là !

- Ah non ! On n'a pas fait toute cette route pour repartir comme ça ! Viens ! Faisons le tour des baraques ; on trouvera peut-être ...

- Je ne vous le conseille pas ! Menace derrière eux une voix sonore

Ils se retournent et aperçoivent un homme imposant, vêtu comme un trappeur, et tenant un fusil de chasse pointé dans leur direction. Dans l'étroit espace entre le col relevé de son épaisse veste en peau et la chapka qu'il porte enfoncée sur la tête, luit un regard bleu et intense. Julien s'interpose entre Florence et l'arme, et tente de parlementer :

- Je m'appelle Julien Marchal, et voici Florence Lepage, dit-il en se décalant légèrement pour reprendre très vite sa place. Nous sommes Français, à la recherche d'un couple d'amis au sujet desquels nous sommes très inquiets ... Je peux vous montrer nos passeports, ils sont ...

- Dans ma poche ! Grogne l'homme en exhibant les précieux documents.

- Mais Vous avez... !!!

- Ben ! C'est mon boulot ! Je suis le gardien de 'L'Alpha parc » ... ou de ce qu'il en reste ! Qu'est-ce que vous foutez là ?

- Je viens de vous le dire ! Nous recherchons Michel et Edith Arnoult ; ils ne nous ont plus donné de nouvelles depuis longtemps ... Nous avons

parcouru des milliers de kilomètres depuis Paris pour arriver là ... Mais vous pouvez sans doute nous parler d'eux ?

- ça se peut, oui ! ... Mais j'ai besoin d'une bonne raison pour le faire ! Répond l'homme en faisant glisser à petits coups rapides son index sur son pouce

Julien lui tend un billet de cent dollars canadiens qui fait se plisser ses yeux dans ce qui doit être un sourire. Il empoche le billet, remet son arme à l'épaule puis ouvre la barrière de rondins en leur faisant signe de le suivre.

La progression dans une neige épaisse et poudreuse est pénible ; elle semble durer plus longtemps qu'il ne le faudrait pour franchir les quelque cinquante mètres qui les séparent du premier bâtiment. C'est une construction en bois, solide car relativement récente, mais qui manque visiblement d'entretien. On entre en premier dans une immense pièce pratiquement vide, dans laquelle traînent deux ou trois bureaux métalliques, des sièges désarticulés, des dossiers éventrés ... Il y fait un froid humide, bien plus agressif que le froid sec de l'extérieur ! Le gardien hésite un instant puis, ôtant ses gants et sa chapka, il montre du bras une porte en invitant une nouvelle fois ses visiteurs à le suivre. Ils pénètrent ainsi dans une pièce nettement plus petite, aménagée en appartement ... ou plutôt en tanière ! Autour d'un poêle à bois qui en occupe le centre, sont disposés un lit de camp disparaissant sous un amas confus de couettes et de draps douteux, une table couverte de vaisselle sale et de reliefs de repas, un meuble aux portes béantes laissant voir des empilements de vêtements et d'ustensiles de cuisine mélangés. Dans un coin, une bassine en fer blanc qui a déjà dû user trois vies, est posée sur une petite table à côté d'un broc d'eau et d'un morceau de savon collé sur le bois dans une mousse durcie. A l'opposé, devant l'une des deux fenêtres, une gazinière à la couleur indéfinissable, jouxte un tas de linge sale. En face du poêle, ce qui a dû être un canapé accueille Florence et Julien qui échangent un rapide regard avant de s'y asseoir. En tout cas, il fait bon là !

- Je vais faire du thé ; vous en prendrez une tasse ?

- Heu ... ! Oui, oui, avec plaisir ! Répond courageusement Julien

- J'espère que l'eau bouillante tuera les microbes qui auraient échappé au froid ! Souffle Florence à l'oreille de son ami, alors que

leur hôte est en train de remettre du bois dans le poêle puis de l'eau dans la bouilloire.

Le gardien s'est assis en face d'eux, sur un tabouret.

- Vos amis, les ... Arnoult, moi je ne les ai pas connus ; ils venaient de partir quand je suis arrivé, mais je sais quand même certaines choses à leur sujet ! Madame Arnoult serait devenue irascible, taciturne puis dépressive... Possible qu'elle n'ait pas supporté la vie rude de notre contrée. Les disputes quotidiennes avec son mari auraient rejailli sur la bonne marche du dispositif, comme sur les relations avec leurs associés. Et puis un jour, ils ont paraît-il disparu !

- Disparu ... !!! Mais les gens ne disparaissent pas comme ça ???!

- Par ici, tout est possible ! Nous les avons cherchés pendant des jours ! Ce qui est certain, c'est qu'ils ne se sont pas suicidés : avant de s'éclipser, ils ont vidé le coffre-fort du parc ! Du coup, le parc a fermé ! C'est vraiment du gâchis ! ... C'est tout ce que je sais !

- Mais que gardez-vous, au juste ? Interroge Julien

- Ben ... Les baraques, du matériel entreposé dans certaines d'entre elles ... Qu'est-ce que j'en sais, moi !

- Nous aimerions visiter ces installations, justement ! Tente Florence

- Holà ! Y a deux cent cinquante hectares, ma p'tite dame ; par le temps qu'il fait, vous renoncerez vite, croyez-moi !

- Mais avec la motoneige, on pourrait au moins faire le tour des bâtiments ? Insiste-t-elle

- Bon ! une demi-heure seulement ; compris ?

Ils acquiescent d'un signe de tête et se dirigent vers la motoneige.

- Hep ! les rappelle le gardien ; prenez ça ! dit-il en leur lançant la clé de contact du véhicule

- Parce que vous aviez aussi pris ... ???!

- En taule on apprend vite les bons réflexes !

La surprise qui se lit sur le visage de ses visiteurs amuse visiblement le gardien. Il ajoute :

- Ce boulot m'a permis de passer les six derniers mois de ma peine dans un autre genre de taule, peut-être, mais où je suis pénard ... j'allais pas cracher dessus ! Quand on a déjà tiré quinze ans, même un seul jour à l'extérieur c'est précieux ! Et puis ce n'est que provisoire : encore quelques semaines et, au printemps, je serai libre !

Florence sait que la piste de son fils est liée aux loups, et que les loups sont liés aux Arnoult ! Si elle perd leur trace, tout est fini ! Rapidement revenue de son étonnement, elle demande au gardien :

- Vous connaissez bien le nom de la personne qui vous a engagé ? Voulez-vous nous le donner, s'il vous plaît ? C'est vraiment important pour nous !

- Je ne sais pas si je suis autorisé à le faire ? Répond le gardien en lançant un regard avide à Julien.

Mais cette fois, il comprend vite qu'il n'obtiendra rien. De toute façon, ils ont d'autres moyens de se procurer cette information ! Alors il accepte de mauvaise grâce :

- En fait, ils étaient deux : Antoine Rainville, qui travaille dans une compagnie pétrolière à Calgary, et vos amis français. Mais je crois savoir que madame Arnoult était amie avec la tante de Rainville ... Betty McKenzie ... Elle a de la thune, la dame ! précise-t-il avec une étincelle de convoitise malsaine dans les yeux ... Je crois qu'elle est antiquaire en ville ... Et maintenant, j'ai du boulot ! Conclut-il avant de leur tourner le dos et de s'éloigner.

Les visiteurs remercient et s'apprêtent à faire leur rapide inspection avant de repartir pour Edmonton, quand l'homme revient sur ses pas :

- Si j'étais vous, je me dépêcherais de rejoindre la ville ! Il y aura bientôt une tempête de neige !